

Maciej Niemiec

## Poèmes à Béatrice

traduits du polonais par Fernand Cambon  
avec la collaboration de l'Auteur

Maciej Niemiec, né en 1953 à Varsovie. Habite depuis 1987 à Paris. A publié cinq recueils de poèmes, dont le dernier en date *Ulica Wód* («Rue des Eaux») (éd. A5, Poznań, 1996), et en traduction française: «Blancheur parisienne» (Éditions Simoncini, Luxembourg 1995, trad. par Krystyna Jocz) et «Angle de prise» (Maufras & Maufras Éditeurs, Paris 1997, trad. par Fernand Cambon). *Po&sie* a déjà présenté des poèmes de lui dans son numéro 68.

GOUTTELETTE, salée et sucrée  
entre moi et elle  
tu es

sur sa peau  
sur ma langue

à qui es-tu

20 mai 1996

## CE JOUR-LÀ ET CE MATIN-LÀ

Calme dans les images de la nature au bord du canal de l'Yonne  
Arbres bas au bord de l'eau Allées couvertes de gravier  
J'y cherchais une trêve entre souvenir et vouloir

Roulant à vélo comme autrefois dans l'enfance  
Sur le remblai au bord de l'étroit ruisseau peu profond à Janów  
Je me sentais comme alors étranger au visible

Mais cette fois je n'ai pas oublié de respirer  
Je n'ai rien oublié

L'eau de l'Yonne porte de petits bateaux Coule lentement  
Verte de vie Opaque mais vive  
À chaque instant jointe et divisée par des écluses

Je pensais en deux langues et finalement dans aucune  
je ne pouvais parvenir à un accord avec moi-même  
Les mots trop tard ou trop tôt se répétaient

Hier soir la chatte rousse et indécise  
ne cessait de se perdre dans la maison déserte Tu l'as cherchée  
dans les chambres à l'étage parce qu'«elle pisse sur les lits»

Mais tu as eu peur de la nuit extérieure  
Ainsi la chatte a obtenu de coucher dans la cuisine  
Il est vrai non sans appréhension

«Sais-tu qu'un chat enfermé dans une pièce circulaire vide, après s'être  
agité en rond pendant quelques heures, se fracasse la tête contre le mur,  
ne pouvant trouver un angle dans lequel se blottir?»

Heureusement la cuisine avait des angles  
La maison nous séparait des ténèbres extérieures

Ce matin-là  
il a fallu chercher un accord par le biais d'un texte à traduire  
dont j'étais venu à bout depuis un certain temps

Il nous a permis quelques remarques non assassines, par exemple celle-ci:  
De quoi hier ce lendemain était-il fait?

Pourquoi rouler à vélo le long du canal de l'Yonne  
où l'eau a la couleur de l'œil de cette amie  
Et être ailleurs lécher sa blessure

J'étais devant toi et commençais à ralentir La nature  
Parlante Changeante comme la surface de l'eau  
Était derrière moi Tu m'as dépassé

Et voici ce dont il s'agissait se toucher avec les yeux  
Se rapprocher et s'éloigner à nouveau  
Te voir de dos sur l'étroite selle

Le paysage bourguignon doux comme un corps de femme  
Tombait une pluie fine Au bord de l'Armançon argenté sous le pont  
Qui répétait chaque mot il était étrange de raconter  
ce qui a rongé mon pays et continue de le ronger

Assoiffés après une montée raide nous avons bu à Villiers-Vineux  
dans un bistro vide du kir de la bière et du pastis avec l'homme sans nom  
et sans âge Rude et sensible comme un arbre mûr

Il était debout derrière le comptoir et avait le visage d'une personne à  
[l'abandon  
Il était arrivé de Paris il y a des années mais était resté là  
Le silence était de ceux qui ne peuvent régner que dans un village qui se  
[survit

Ensuite il y eut deux côtes  
La première avec une longue montée et une descente en pente douce  
La deuxième avec une descente vertigineuse

Nous nous sommes arrêtés en haut de la première  
Près d'un château d'eau enraciné dans le paysage  
Solitude complète Champs de blé et la route Forêt à l'horizon

Voici ce que tu as essayé de me dire et tu as eu raison Quelque chose est  
[resté ici  
A duré depuis des siècles sans attente particulière  
Le vent des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle

Il a effleuré le blé en herbe et nos cheveux  
Les tiens avaient l'odeur âcre du foin  
sur lequel ont couché les amants

Deux ou trois fois dans la vie la mémoire et la volonté  
Deviennent monde visible  
Mais l'inoubliable ne permet pas qu'on s'en souviennne

Cette journée fut très haute et c'en fut le sommet  
Les autres sont autour d'elle  
Innombrables tentes multicolores blanches noires

J'en reparlerai un jour  
si nous revenons ici

En haut de la deuxième côte une forêt de résineux sur la gauche  
Là aussi du vent mais un autre Le vent des morts  
Nous ne savions pas de quoi ils étaient le reste

Le néant courait sans cesse  
Parmi les feuilles et les herbes

Autrefois nous avons été des enfants  
Nous avons peur de la forêt et de la nuit  
Et nous le fûmes à nouveau ce jour-là et ce matin-là

L'enfance est manque de savoir Certitude qui  
bat incompréhensiblement comme le cœur  
Et le langage est incapable de nous exprimer

Parfois il vaut mieux se taire  
Que parler et perdre l'instant Que partir  
Dans une phrase qui en crée un nouveau

Avec lequel on ne reste  
Ni maintenant ni ici ni tout à l'heure

Ce matin-là tu as entendu des paroles que j'ai prononcées  
autrement Je dormais ou tu étais dans un autre sommeil seule

Les mots sont obéissants ils parlent Et la passion  
de l'âme les interprète

Il ne reste rien que l'intonation  
qui peut tromper mais doit exprimer

La nuit referme le couvercle du jour  
et raconte sa propre histoire  
par une blessure qui chante ou se crie

Donc j'écris pour me rapprocher de ce savoir  
que le présent perdure dans son présent  
Je me rapproche du projecteur qui éclaire cela

La nature n'est jamais un miroir  
Et le texte n'est pas un miroir  
Le miroir mange tout l'air et rend les images inversées

En vérité nous habitons hors d'elles Partout là  
Dans ce présent qui nous a vus  
Avec ses yeux humains

Flogny, 23 juin 1996

## LE MONDE VISIBLE

En cet instant des choses de ce monde  
seul m'est proche un pied gauche effilé mat

Il dépasse de l'édredon qui te recouvre Le monde  
visible s'ouvre quand les yeux sont habités

Par malheur il fait sombre Cela s'appelle le temps  
Mais la lumière du toucher est toujours présente

Je te tiens par la cheville Il n'y a pas de savoir entre nous  
Le pied dort Sa plante sèche je l'appuie sur mon front

Elle est froide Cette tension dans la cheville à peine perceptible  
parce que le premier pas sur cette terre doit être le dernier

Pour un second la place manque D'ailleurs personne encore  
ne s'en va Parfois il suffit d'un point

d'appui pour crier Terre Et je crierais bien  
mais je ne veux pas t'éveiller Dors pied La terre

est loin Nos yeux se verront quand reviendra la lumière  
Sera de retour le présent que le temps va détruire

30 juin 1996

TROP BEAUX pour aimer pour de bon  
nous cherchons l'amour qui existe éternellement

trop avertis pour croire à l'amour  
mais aussi beaucoup trop pour y renoncer

trop jeunes pour exister comme les arbres  
nous acceptons pour l'instant le sort des êtres nécessaires

si l'âme existe c'est une danseuse nue  
comme toi elle tresse en un la tension et la paix

Luxembourg, 21 juillet 1996

## DANS LA LANGUE ÉTRANGÈRE DE L'AMOUR

sous le sommeil où confluent toutes les eaux  
et se perd le toucher comme dans un rêve à propos d'une inconnue

il est muet, inexpliqué, ce demain d'aujourd'hui  
comme le noir de la nuit profonde dans laquelle on tourne

autour de quelque chose qui s'avère connu  
et plus près est plus proche et plus inconnu

à l'aube je sors et je rentre, c'est le même chemin  
qui conduit du lieu qui n'existe pas encore

au lieu qui n'existe plus, j'ai deux paires d'yeux  
mais ce que je peux voir, c'est seulement le présent

le matin à Passy, la place  
qui s'éveille, au carrefour les camions de livraison

bloquent la rue, les balayeurs noirs dans leurs optimistes  
uniformes verts et les hommes en cravates

qui font semblant de croire qu'ils vivent  
et aussi les femmes qui sentent bon, et leurs sacs à main freudiens

un sac vide et un autre peut-être plein  
l'alcool dressé dans la vitrine dans les bouteilles rigides

c'est quand même trop tôt, trop tôt  
ton sac à main est plein mais moi, je ne suis pas une femme

et que puis-je savoir de ton rêve  
hors ce que tu m'en as dit dans la langue étrangère de l'amour

dans un des deux lieux mes cravates pendent au porte-manteau –  
oui, je suis là, je vois vraiment ce que je sais

15 septembre 1996



## LA DANSEUSE DE LA PETITE MORT

La nuit où tu rentreras chez toi, en ce lieu  
particulier qui pour exister finit par se réconcilier avec le temps,  
les choses se retourneront contre toi: la porte te mordra la main  
et ce qui tombera du poêle, lui qui veille dans les matins d'angoisse  
où le monde vacille et la boule neigeuse du soleil roule par-dessus la rivière  
hors du poêle du sommeil qui brûle les images nues pour qu'elles durent  
dans cette autre lumière confiante  
du savoir, afin que tu sois obligé de le perdre et d'écouter comment chante  
[le clou  
il y a longtemps planté dans la planche dure au-dessus de la porte et  
[comment  
le métal et la corde appellent ta blessure, cette nuit où tu verras le visage  
de ton fils, lointain et muet, et où les mots seront avec toi, tout ce  
qu'au lieu de dire oui, non, comme y invite l'Écriture, tu as voulu  
déraisonnablement posséder, où cela tombera et tu verras éparses  
les lettres et la cendre des papiers  
qu'elle soit là, la danseuse de la petite mort, qu'elle danse  
la petite mort sur le verre de la mémoire, jusqu'à ce que sa blessure vivante  
ouvre cette mémoire où perdure ce dont on ne peut pas se souvenir.

25 septembre 1996

## CES QUELQUES TOURS

Quand s'épuisent tous les plaisirs  
à être ainsi soi-même au fond de sa propre blessure  
et que les autres deviennent pur écran de projection pour cela même  
et que tu te tais parce que je me tais parce que les mots se taisent

il reste quelque chose dont on ne peut rien faire.

Aujourd'hui c'est mon anniversaire. Je me suis levé à midi  
et j'ai voulu me laver le visage, m'éveiller pour de bon  
mais j'ai senti que ce que je touchais m'était étranger  
comme si c'était mort, une chose, c'était ma tête.

Je continuerai à écrire, bien que pour moi tout s'associe  
et que cela soit si comique que j'en ai ri jusqu'au matin.  
L'été fut empli de toi. Je veux te revoir,

bien que je ne sache plus pourquoi.

Quelque chose nous est échu, qui est trop grand.  
Cela ne trouve sa place ni chez moi ni chez toi.  
Nous ne savons qu'en faire. Ce que nous avons pu n'a pas suffi,  
bien que ce fût beaucoup.

Ce que pourrait souffler la coutume  
prend des allures aussi comiques que la souffrance.  
Tu as raison, il faut essayer de faire  
comme si rien ne s'était passé.

Distinguer l'objet et le sujet.

Et donc n'existe même pas le temps présent.

Que les actes de l'esprit et du corps, séparés,  
coupés par un précipice. Ces quelques tours que j'ai pu inventer  
pour te faire rire, se sont peut-être épuisés.

7 octobre 1996

INFINI COMME TOI  
le toucher qui revient  
et retrouve ce qui a déjà été.

Ce qui a déjà été est nouveau parce que c'est toi.  
Cela s'accomplit et les blessures se referment.  
Il cherche le chemin le plus détourné

parce que ce qu'il cherche est ici partout,  
et que, quand il le retrouve, le chemin est toujours là.  
Cela fut ainsi et cela est à nouveau autrement.

Le corps de l'aimée est infini  
comme l'eau qui coule, l'embouchure est la source  
et la source fait retour dans l'embouchure, et les mains

plongées dans l'eau  
qui coule sans cesse, sans forme,  
mais emplit et enveloppe tout –

(être ainsi c'est ne plus être soi-même, être soi  
et toi à la fois et puis descendre ou tomber là  
où l'on ne fait qu'un, peut-on y rester

pourtant naître c'est être séparé, c'est  
perdre les yeux intérieurs pour voir  
le monde, exister c'est affirmer sa différence)

et les mains à la fin se retirent, pour seulement toucher,  
seulement des surfaces, un verre, un briquet  
et l'eau dit que non, que cela ne fut jamais possible.

Le corps de l'aimée est l'infinité présente,  
et sur lui le toucher perd son temps  
pour toujours qui ne va pas au-delà de l'instant.

Je dis toucher et je pense à notre accord  
pour exister sans masques, je dis infini  
et je pense à ce qui fait limite.

19 octobre 1996

L'APRÈS-MIDI quand je t'attends  
et que le soleil entre par la fenêtre dans la chambre à l'ouest  
et traversant le couloir arrive jusqu'à la pièce de l'est  
puis dans la pièce de l'ouest glisse le long du bord du lit  
et cesse d'éclairer le couloir  
mais que chaque chose reste parfaitement visible

quand je t'attends et que  
tu m'appelles pour me dire que tu seras en retard, vers sept heures  
et que je te réponds quel dommage cette lumière  
sans toi et puis quand  
tu arrives et que tout le reste devient invisible

parce que je te regarde dans les yeux et que la lumière est  
intérieure se love autour de la colonne vertébrale  
comme un cordage de soleil qui se déplie  
pour décrire un cercle complet

la nuit commence et le soleil se lève  
la communication devient communion le corps nourriture vivante  
le cercle se referme en nous comme un point  
qui n'a pas de dehors

il y a encore toi et il y a moi  
mais à l'intérieur de l'étoile qui implose  
et tu respirez avec plus de beauté qu'une autre pourrait chanter  
des ouvertures du corps seuls restent ouverts les yeux et les oreilles  
mais avec tous les autres sens ils n'en font plus qu'un  
et lui seul embrasse tout mais pas lui-même et puis

sur mon visage tes cheveux sont vivants et lourds  
sur l'autre rive au-delà d'un océan il n'y a  
qu'un corps d'amour refermé sur lui-même comme un nouveau-né  
mais respirant à nouveau de notre souffle ordinaire

les premiers mots sont dans une autre langue ni tienne ni mienne  
dans notre langue animale secrète et puis  
il faut se retrouver séparé  
se retrouver séparé pour se rejoindre

8 mars 1997